

Kisito HONA

École normale supérieure

Université de Yaoundé I

kisito.hona@gmail.com

Essai de biographie intellectuelle de François Guiyoba : itinéraire et legs scientifiques d'un comparatiste d'exception¹

Résumé

Cet article est un hommage scientifique mérité au professeur François Guiyoba décédé le 9 mai 2021. Il s'agit d'une biographie intellectuelle qui parcourt l'essentiel de son abondante et riche production scientifique. Pour ce faire, elle se met à la suite de cet éminent enseignant chercheur pour parcourir les dédales de la littérature générale et comparée. La feuille de route est constituée de (sous) disciplines telles que l'imagologie, la narratologie, la linguistique, l'anthropologie, les mathématiques, l'intertextualité, l'intermédialité, l'interartialité, l'effet de vie, la mythocritique, la mythanalyse et la liste n'est pas exhaustive. On peut y voir comment, dans un style reconnaissable entre tous, il se sert de la science pour lire et interpréter le monde avec un esprit critique, lucide et avant-gardiste.

Mots-clés : Guiyoba – Imagologie – Mythe – Intertextualité – Intergénéricité – Intermédialité – Interartialité – Effet de vie.

Abstract

This article is a well-deserved scientific tribute to Professor François Guiyoba who passed away on May 9, 2021. It is an intellectual biography that covers the bulk of his abundant and rich scientific production. To do this, it walks in the steps of this eminent lecturer and researcher to browse the maze of comparative literature. The roadmap consists of (sub)disciplines such as imagology, narratology, linguistics, anthropology, mathematics, intertextuality, intermediality, interartiality, life effect, mythocriticism, mythanalysis and to name only a few. In a recognizable style, we can see how he uses science to meaningfully read the world with criticism, lucidity and forward-thinking.

Keywords: Guiyoba – Imagology – Myth – Intertextuality – Intergenerativity – Intermediality – Interartiality – Life effect.

¹ Sincères remerciements au Dr Edgar Abesso grâce à qui j'ai eu, gracieusement, accès à une documentation inestimable sur le Pr François Guiyoba en particulier, et sur la littérature comparée en général.

Introduction

Dans sa typologie de la biographie à huit entrées, Martine Boyer-Weinmann (2005 : 110 et suivantes) parle notamment de la biographie partielle, qu'elle oppose à la biographie holiste. Elle ajoute que la biographie intellectuelle est représentative de la première citée. En fait, la biographie intellectuelle n'a rien ou pas grand-chose à voir avec la biographie classique. Elle s'intéresse plutôt à la vie scientifique et, éventuellement, pédagogique d'une personne. En d'autres termes, elle se fixe pour objectif de présenter, de manière partielle ou totale, la quintessence de sa production scientifique afin qu'on puisse mesurer l'importance de son apport à l'avancement de la recherche, ce qui permet parfois de (re)constituer la vision du monde de l'intéressé. Ce faisant, plutôt que de partir des événements de sa vie, elle part de ses productions scientifiques pour accéder finalement et, incidemment, à la personne. La biographie intellectuelle s'adresse donc prioritairement aux intellectuels, au monde scientifique et universitaire. À ce titre et, dans une certaine mesure, un ouvrage comme *Lectures nouvelles du roman algérien : essai d'autobiographie intellectuelle* de Charles Bonn (2016), serait une illustration.

Le Professeur Guiyoba, sur qui porte cette biographie intellectuelle, a eu une production scientifique riche, abondante et innovante. Après son décès subit, le 9 mai 2021, des suites d'une courte et foudroyante maladie, ses étudiants, ses amis, ses collègues ainsi que la communauté universitaire, ont (re)découvert la puissance et la profondeur de sa pensée scientifique. Par conséquent, au-delà de la personne qu'était François Guiyoba, dont les hommages académiques et l'oraison funèbre ont retracé le portrait, il restait à mieux faire connaître le chercheur qu'il a été, ainsi que sa contribution à la science littéraire en général et à la littérature générale et comparée en particulier. En d'autres termes, quelles sont la nature et la spécificité de ses travaux de recherche ? Quelles lignes de force s'en dégagent ? Sa contribution permet-elle d'isoler des marques du « génome de [son] écriture », pour employer l'expression d'Hélène Maurel-Indart (2011 : 376) ? Quelle vision du monde se dessine au travers de son activité scientifique ? Quel legs laisse-t-il à la postérité universitaire ? Pour répondre à ces questions, on adoptera une démarche descriptive, synthétique et, naturellement, comparatiste. Faut-il le rappeler ? Le parcours scientifique de François Guiyoba peut se résumer en plus d'une centaine d'articles, plusieurs ouvrages collectifs, plus d'une centaine de mémoires dirigés, une vingtaine de thèses dirigées ou codirigées, et la liste n'est pas exhaustive. Quatre constantes s'en dégagent : la critique, la formalisation, la théorisation et l'innovation.

1. François Guiyoba : une pensée critique

En véritable chercheur, François Guiyoba n'est pas du genre à s'en laisser conter. Il n'est pas non plus une caisse de résonance, simple écho de thèses et de théories importées, principalement de l'Occident. Il garde une distance critique et ne prend rien pour argent comptant.

On commencera par l'*intertextualité*, concept central en littérature et comparée. Depuis son invention par J. Kristeva, ce terme a très vite charrié, avec plus ou moins de bonheur, différentes acceptions puisqu'il a désigné à la fois les rapports que les textes peuvent avoir entre eux mais aussi, les relations que les œuvres littéraires entretiennent avec d'autres champs artistiques et disciplinaires, ceci avec, à la clé, un risque considérable d'amalgames et d'égarements. Ces acceptions ont parfois suscité la création de variations lexicales sous la forme de néologismes. « Aussi, soutient-il, avons-nous au nombre des avatars de l'intertextualité les néologismes tels que interdiscursivité, interartialité, intermédialité, etc. qui témoignent d'un champ métalinguistique foisonnant mais aussi d'un risque certain d'éloignement de l'analyse par rapport aux préoccupations intertextuelles d'origine » (2008 : 363). Devant une telle situation, Guiyoba fait le pari de la clarification. Il revisite le concept et aboutit à la conclusion selon laquelle une perception appropriée de l'intertextualité doit obéir à une logique diachronique, rester au service du texte et présenter une triple dimension heuristique, poétique et herméneutique, avec la possibilité que, le cas échéant, l'une des trois soit dominante.

Par ailleurs, l'imagologie constitue la base épistémologique de François Guiyoba. La représentation de soi et de l'autre, comme celle de l'ici et de l'ailleurs, sont pour lui, toujours fonction de l'idée (fantasmatique ou non) que l'on se fait *a priori* de ces éléments. Le biais « supériorisant ou infériorisant » de l'ipséité et/ou de l'altérité est omniprésent. De ce fait, il appartient au chercheur de le débusquer et le réduire à sa plus simple expression pour éviter des exagérations, des réductionnismes, des négationnismes, des manipulations, des condescendances et des falsifications, tous aussi préjudiciables les uns que les autres. C'est la raison pour laquelle il se montre très critique vis-à-vis de la propension de l'Occident à se (re)présenter comme étant la référence de toute entreprise, qu'elle soit scientifique, philosophique, humaine, culturelle ou socio-politique, en se posant en donneur de leçons universel. Cette prétention se perçoit notamment dans « la représentation que les Européens [notamment] des Lumières se font d'eux-mêmes et des autres » (2008 : 12). À cet égard, il s'attaque à ces Lumières en montrant qu'elles ne se conçoivent vraiment comme telles que dans la perspective euro-centriste et, nullement, dans la perspective notamment, des sociétés africaines ou natives-américaines qui en ont plutôt fait les frais. En effet, pour ce chercheur, les Lumières

correspondent à l'apogée d'un processus millénaire d'auto-sublimation civilisationnelle du Même relativement aux obscurantismes des âges successifs de l'humanité occidentale, mais aussi relativement aux autres humanités [...] On peut prendre la mesure de cette auto-sublimation du même européen au travers du confinement déjà énoncé par Blaise Pascal au dix-septième siècle au travers d'une célèbre formule, à savoir, "vérité dans les Pyrénées, erreur au-delà" (2008 : 12).

Ce type de discours est le terreau de thèses idéologiques, suprématistes qui sont complètement déconnectées de la réalité et qui ont occupé et occupent, malheureusement encore, à mots plus ou moins couverts, des pans entiers de la scène scientifique, heuristique, artistique et socio-politique mondiale. Guiyoba y voit un justificatif à l'entreprise coloniale, étant donné que « les philosophes, les scientifiques et les politiques [européens] vont [...] trouver, dans l'image apparemment anarchique de l'Afrique, matière à étayer leurs thèses respectives. Ces dernières reposent sur le caractère soi-disant ténébreux de l'étrangeté africaine comparativement aux "lumières européennes" » (*ibid.*, 12) Des siècles plus tard, cette situation est loin d'avoir changé. Elle se perpétue sous le couvert d'euphémismes plus ou moins alambiqués comme on le verra dans la question du développement de l'Afrique abordée par ce chercheur.

Partant de ce qu'il nomme « l'analyse intermédiaire de l'imagosystème des Lumières » (*ibid.*, 15), il va plus loin et s'aperçoit que lesdites Lumières ont suscité ou encouragé l'esclavage car elles « instaure[nt] une hiérarchie entre les hommes, et ce, en faveur de l'Européen qui aurait le monopole de la raison. [Elles] se présentent, poursuit-il, comme un vaste tissu néo-obscurantiste qui [couvre] l'esclavage et [...] sert de camouflage aux impérialismes européens » (*idem*). Ce n'est pas l'ouvrage de Jean-Claude Guillebaud intitulé *La Trahison des Lumières* qui parviendra à atténuer la cruauté et la véracité de cette situation. Et pour cause, celui-ci essaie de montrer que les principes des Lumières étaient louables en soi, mais que ce sont les personnes chargées de les mettre en œuvre qui les ont trahis. De ce fait, on est fondé à demander à Blaise Pascal où se trouve l'erreur en réalité : dans les Pyrénées ou au-delà ?

Dans la même veine, à l'instar de penseurs comme Meinrad Hebga, Eboussi Boulaga, Jean-Marc Ela, Engelbert Mveng et les autres, Guiyoba soutient que les termes comme ceux d'*Antiquité* et de *rationalité* doivent toujours être accompagnés respectivement d'adjectifs spécifiant comme « occidentale » et « cartésienne » dans la mesure où il existe d'autres antiquités et d'autres rationalités qui ont précédé voire généré celles précitées. C'est la raison pour laquelle, à la même époque, se font entendre des sons de cloche discordants de la part, notamment, de l'abbé Proyard et de Michel Adanson. Par leurs écrits, ces derniers montrent que la réalité authentique des sociétés africaines a été soit niée soit passée sous silence à dessein : « d'un niveau éducationnel plutôt élevé [...] doté d'une administration bien structurée [...] le nombre de ministres est paradigmatique de la qualité de cette administration qui doit répondre à toutes les sollicitations d'intérêt général [...] ces royaumes sont démocratiques, l'alternance sur le trône se faisant par voie d'élection » (*ibid.*, 14-15). On voit par-là qu'entre le discours officiel, suprématiste et la réalité sur le terrain, il y a un fossé. On peut encore en mesurer l'acuité aujourd'hui, avec les questions liées au développement.

On l'aura compris : la question du développement en général et de l'Afrique en particulier, constitue l'une des préoccupations majeures de François Guiyoba. D'entrée de jeu, il rejette la posture infantiliste qui considère cette partie du monde comme étant à la traîne, en attente de propositions voire de prescriptions venues d'Occident et à exécuter à la lettre : « appliquée à l'Afrique noire, la problématique générale du développement apparaît comme un ensemble de problèmes mal posés parce que reposant sur des paramètres essentiellement exogènes à l'Afrique, les facteurs endogènes à ce continent n'étant pas pris en compte » (2011 : 286). Paradoxalement, s'appuyant sur une approche mythocritique et mythanalytique, il démontre l'avance de l'Afrique noire dont le mode de vie est foncièrement adossé, et ce depuis toujours, au développement durable, même si, dans le contexte actuel, ledit développement revêt un visage dont les traits ne correspondent pas toujours exactement à ceux que l'Occident veut bien donner à ce concept. Le développement dit « durable », associé aux « droits de l'homme » largement vendus par l'Occident au reste du monde, et à l'Afrique en particulier, comme la nouvelle religion est donc loin d'être une nouveauté. Et pour cause :

En structure de surface, c'est-à-dire au niveau de l'imagerie culturelle, l'univers négro-africain profond, c'est-à-dire traditionnel, se caractérise par la place centrale qu'y occupe la nature. Celle-ci est alors investie de toutes les qualités ou vertus dont a besoin l'homme pour s'épanouir, à savoir l'harmonie, la générosité, la bonté, etc. D'où ses autres qualités qui l'érigent en transcendance [...] D'où également le culte qui lui est rendu en permanence par l'homme, non pas en tant qu'esclave, mais en tant que sujet qui lui est naturellement redevable dans un cadre, non pas de soumission aveugle et avilissante, mais de communion respectueuse avec elle. D'où, enfin, une organisation sociale inspirée du rapport de l'homme à cette transcendance naturelle, c'est-à-dire une organisation à la fois communautariste et hiérarchisée selon ce rapport, et dans l'intérêt de tous et de chacun (2011 : 297-298).

L'un des préalables au développement de l'Afrique qu'il énonce et qui n'a rien à voir avec la pensée occidentale d'obédience judéo-chrétienne porte sur l'idée même de développement, de bien-être et de bonheur. Il relève que « l'univers négro-africain est essentiellement fondé sur le mythe du paradis jamais perdu et tous les autres mythes convergent vers celui-ci, fussent-ils théogoniques, cosmogoniques, culturels, héroïques, etc. » (2011 : 298). De ce fait, dans la mentalité négro-africaine, le milieu de vie est *de facto* un paradis qui subvient aux besoins physiologiques existentiels et spirituels de ses habitants. La méconnaissance de cet état de fait pourrait être gravement préjudiciable à la mise en place de tout véritable projet de développement qui, autrement, serait revêtu alors de la dimension prométhéenne, source de déstabilisation et de rupture des équilibres écosystémiques. L'Africain parle donc, non de développement mais d'« enveloppement » (*ibid.*, 292). À partir de là, pour lui, l'idée de

développement selon les canons occidentaux devient inappropriée. En effet :

appliquée à l'Afrique, l'idéologie du développement à l'occidentale paraît maléfique puisqu'elle se trouve à l'opposé de celle d'enveloppement paradisiaque ainsi appréhendée, s'avérant être alors synonyme de désenveloppement. En effet, le désenveloppement se traduit ici par la destruction de l'enveloppe paradisiaque naturelle et culturelle dans laquelle vivent les sociétés africaines traditionnelles, c'est-à-dire la destruction de l'environnement et la mise à mal des mœurs et coutumes ancestrales de ces sociétés, les uns et les autres constituant un tout transcendantal par rapport à l'homme qui les marque donc du sceau du sacré (2011 : 292-293).

Le développement à l'occidentale se présente donc comme une menace sérieuse à l'équilibre des sociétés africaines. Nombre de romans des époques coloniale et post-coloniale, notamment *Ville cruelle* (Eza Boto), *Le Monde s'effondre* (Chinua Achebe), *L'Aventure ambiguë* (Cheikh Hamidou Kane) ou *Branle-bas en noir et blanc* (Mongo Beti), le montrent à profusion. Les postures intellectuelles surannées des Hegel, Hugo, Drumont et des autres, à propos du supposé atavisme incapacitant congénital des Africains n'arrangent guère les choses. Elles se manifestent au cours de l'histoire par la colonisation, les indépendances factices, les plans d'ajustement structurel, l'aide au développement, la dette, les bases militaires, l'ingérence occidentale, le « développement durable », « les droits de l'homme » etc., qui, parce qu'ils sont désincarnés, déconnectés et parachutés de l'extérieur, ont connu et connaissent des revers cuisants et prévisibles à l'échelle planétaire. La crise des *subprimes*, l'embrasement russo-ukrainien, l'insécurité en Afrique centrale et de l'Ouest et, tout récemment, la faillite de la Silicon Valley Bank prouvent, s'il en était encore besoin, que le développement ne saurait être réduit aux seuls capital, travail, endettement et profit. Par voie de conséquence, cette situation suscite « la résistance de l'Afrique au développement, résistance procédant donc d'un héritage conscient ou inconscient, mais très ancien et prônant l'enveloppementalisme » (*idem*).

Que l'on se comprenne bien : François Guiyoba n'est pas opposé au développement de l'Afrique : « contrairement aux idées reçues, l'Afrique est fondamentalement ouverte au développement » (*idem*, 300). Il est simplement opposé à une certaine idée réductrice, unilatérale, occidentale, condescendante et imposée du développement, ainsi qu'à certain(e)s voies et moyens pour y parvenir. Dans le même ordre d'idées, « c'est par un effort prométhéen que la tension vers le développement se réalise ; or, poursuit-il, pour être judicieux, cet effort prométhéen ne doit pas aboutir à un "désenveloppement" qui ne peut être que fatal pour la société dans la mesure où celle-ci ne peut exister hors de son enveloppe environnementale » (*ibid.*, 287). Dès lors, les défis auxquels l'Afrique est confrontée s'apparentent aux « monstres dévorants » d'Yves Durand, qu'il faut dompter. Pour les relever, il n'est nullement besoin de se plier

docilement aux injonctions de Bretton Woods, de Washington, de Londres, de Paris, de Berlin, de Moscou ou de Pékin. Dans ces conditions, Guiyoba reprend à son compte le principe de Protagoras, selon lequel « l'homme est la mesure de toute chose ». Par conséquent, le caractère complexe, multiforme, infini et fluctuant du développement exige qu'il soit mis en œuvre « à l'aune de tous et de chacun [et non de quelques-uns et] que [soit déterminée] la mesure du développement dans tous ses aspects et toutes ses dimensions » (2011 : 290). L'impulsion doit venir des Africains à destination d'eux-mêmes. Sa mise en œuvre doit être prise en charge par eux, en toute lucidité, responsabilité, connaissance de soi, confiance et ouverture d'esprit : « il s'agira alors de s'approprier la modernité et de la plier à la tradition et non l'inverse, car, comme dirait Hans-Georg Gadamer, la tradition est garante de l'historicité qui, seule, donne son sens et sa valeur à toute action humaine, et donc à la vie » (2011 : 301).

Pour y parvenir, Guiyoba recommande le recours à la mythocritique et à la mythanalyse comme outils permettant de mieux cerner l'anthropologie africaine, c'est-à-dire les préalables socio-culturels et les schèmes mentaux indispensables à la conceptualisation de l'idée de développement ainsi que les critères déterminants de sa mise en œuvre et de son évaluation. Pour lui, ce sont :

des outils gnoséologiques aidant à réaliser l'archéologie des pratiques socio-culturelles à partir de l'imaginaire de celles-ci, de manière à mieux les cerner sur les plans ontologique et épistémologique, c'est-à-dire à mieux les comprendre et à en mesurer la pertinence. Elles postulent que toute pratique socio-culturelle a des fondements mythologiques dont elle ne constitue alors que la manifestation de surface » (2011 : 294).

À eux deux, ces outils donnent des clés de compréhension non seulement de la culture tout entière *via* les mythes y afférents, mais aussi de l'un des vecteurs par excellence de ladite culture, à savoir l'art. Les travaux de Gilbert Durand apparaissent ici comme l'outil idoine. En effet, celui-ci soutient que les neuf archétypes fondamentaux qui sous-tendent toute création littéraire et artistique se regroupent en trois grandes catégories appelées schèmes : le schème schizomorphe, le schème mystique et le schème synthétique. Guiyoba montre que, certes, l'univers culturel africain n'est guère différent de tous les autres car il est synthétique autrement dit « tendu entre les pôles schizomorphe et mystique, c'est-à-dire agonique et irénique » (*ibid.*, 299). Gilbert Durand appelle cette situation « *coïncidentia oppositorum* » (1992 : 399). Ce manichéisme archétypal s'impose à tous, en tout temps et en tous lieux depuis, sans doute, l'expulsion du jardin d'Eden. Seulement, la particularité du contexte africain réside dans le fait que le pôle mystique semble dominant par rapport au pôle schizomorphe. « Mystique », ici, ne renvoie nullement au caractère superstitieux, mais à une vision holistique de l'Afrique par opposition à la vision parcellaire et divisionniste du cartésianisme occidental. De fait, pour l'Africain, la réalité est un tout alliant à la fois le

physique, le psychique, l'objectif, le subjectif, le matériel, l'immatériel, le corporel et le spirituel². Agir sur l'une de ces dimensions équivaut à agir sur l'ensemble : « l'Africain a une foi profonde et sans faille en une nature qui le protège sans réserve, à condition qu'il la respecte et lui voue en permanence le culte auquel elle a droit en tant que transcendance. Ce respect et ce culte se traduisent par des interdits et des rituels d'allégeance aux dieux de cette nature » (*ibid.*, 299). On peut se demander si cette situation n'explique pas la résilience bien connue des Négro-Africains. Une résilience qui, selon des chercheurs comme Mbog Bassong, expliquerait en grande partie la défaite des Africains dans leur confrontation avec l'Occident : un « choc des civilisations » avant l'ère Huntington, sans doute. Car, à en croire Durand, « les structures synthétiques éliminent tout choc, toute rébellion devant l'image, même néfaste et terrifiante, mais au contraire harmonisent en un tout cohérent les contradictions les plus flagrantes » (1992 : 400). Ceci confirme que la mythocritique et la mythanalyse, offrent des codes qui donnent accès à l'inconscient collectif, aux désirs, aux aspirations, aux projections et à la vision du monde des groupes sociaux ciblés. Ce qui permet, en définitive, aux projets de développement d'être « incarnés », adaptés, « inculturés », et donc pertinents, et d'avoir *ipso facto* un *impact factor* important et un taux de réussite élevé.

La démarche critique de François Guiyoba se poursuit dans *l'effet de vie*. Lorsque Marc-Mathieu Münch publie en 2004 son ouvrage intitulé *L'Effet de vie ou le singulier de l'art littéraire*, il fonde une esthétique sur un « invariant artistique » : « l'"effet de vie" littéraire » (2008 : 33). C'est dans cette mouvance que Guiyoba organise à l'École normale supérieure de Yaoundé en 2006, un colloque international très couru sur le thème *Mythe et "effet de vie" littéraire*. Dans sa communication, ce dernier essaie de dresser l'arbre généalogique du concept münchéen en procédant à ce qu'il appelle « "la mise à jour des méandres souterrains" de cet "effet de vie" » (2008 : 46). Il se pose la question suivante : « d'où vient-il qu'il y ait ainsi concordance théorique et pratique sur l'« effet de vie » münchéen et que celui-ci apparaisse aujourd'hui et non en une autre époque comme théorie esthétique ? » Et pour mieux comprendre cette coïncidence, il passe par « sa majesté le mot » (2004 : 36), qui occupe une place centrale dans la théorie de Marc-Mathieu Münch. Il montre que, de la Renaissance au 21^{ème} siècle, le référentiel linguistique a changé en passant par trois étapes importantes. À la Renaissance, en effet,

les mots et les choses sont "naturellement" ou originellement liés. De sorte que l'univers ne se présente que comme un grand livre lisible par les seuls savants ou initiés. À cette *épistémè* religieusement marquée succède, à l'âge classique, une *épistémè* peu ou prou cartésienne dans le cadre de laquelle les mots se détachent des choses pour ne devenir qu'une expression linguistique de la pensée. À partir du 19^{ème} siècle, la rupture entre les mots et les choses est franche et nette, qui reste

² La théorie de la complexité d'Edgar Morin corrobore manifestement cette posture.

d'ailleurs traduite par un arbitraire du signe matérialisé par la barre algorithmique saussurienne séparant le signifiant et le signifié (2008 : 42).

Selon François Guiyoba, ces étapes n'empêchent pas qu'il y ait une continuité dans la pure tradition aristotélicienne marquée par la présence de « la bipolarité dichotomisante *matérialisme/idéalisme* [...] au travers des notions d'objectivité et de subjectivité liées à l'intellection esthétique » (*ibid.*, 47). Il aboutit à la conclusion selon laquelle, aux sources de *l'effet de vie* se trouve la mondialisation et le post-modernisme : « il s'avère en effet difficile, affirme-t-il, de concevoir par exemple une interculturalité, une interdisciplinarité, une intermédialité, une littérature générale et une littérature mondiale qui n'appelleraient pas ensemble une esthétique transcendantale dans un contexte d'oblitération des frontières » (*ibid.*, 51). Il renchérit en disant que l'esthétique münchénne gagnerait en épaisseur et en pertinence en s'appuyant sur les mythes analysés sous la bannière de la mythocritique et de la mythanalyse. Enfin, sur cette base, il identifie les trois strates « psychologique, mythologique et épistémologique en s'appuyant sur le mythe dans un ordre d'enfouissement décroissant » (*ibid.*, 53).

Comme on le voit, Guiyoba n'a pas hésité à cerner par lui-même les bases archéologiques, historiques et contextuelles de *l'effet de vie*. Il en va de *l'effet de vie* comme de l'imagologie et du développement : non seulement, il n'hésite pas à aller au fond des choses, mais il s'intéresse également aux outils d'analyse et aux méthodes pour y parvenir.

3. François Guiyoba : une pensée formalisante, théorisante et innovante

L'exigence de scientificité conduit fréquemment Guiyoba à dire « qu'il n'y a de science que de la formalisation ». Il est habité par le souci quasi-obsessionnel de donner le change aux sciences dites dures dont les praticiens regardent parfois les lettres et les sciences humaines avec un sourire en coin voire une certaine condescendance. En effet, ceux-ci reprochent aux sciences littéraires et sociales leur caractère aléatoire et approximatif. Pour pallier cet écueil, François Guiyoba va quasi systématiquement élaborer des grilles d'analyse et des concepts laissant très peu de place au hasard. Quand il ne les crée pas, il adapte, en les optimisant, les outils et moyens d'analyse existants. Ce faisant, il va définitivement faire sauter la cloison, artificiellement érigée, entre la littérature et la langue, la science littéraire et les autres sciences. À titre d'exemple, se servant du schéma de la communication de Jakobson et de la théorie saussurienne du signe linguistique, il va proposer une grille de lecture d'œuvres littéraires, voire des œuvres d'art de manière générale. L'application du schéma jakobsonien à la critique littéraire peut se comprendre à travers le tableau suivant :

Tableau 1 : Application du schéma jakobsonien à la critique littéraire

Schéma de la communication de Jakobson	Schéma de la communication littéraire (Adaptation à la critique littéraire)
Destinateur	Auteur
Destinataire	Lecteur/auditeur/spectateur
Contexte	Contexte
Message	Œuvre
Code	Écoles/courants/genres etc.
Canal	Institutions (livres, parole, scène, éditeur, librairie, bibliothèque, producteur, école, critique, instances de légitimations et de consécration, etc.)

Source : (Guiyoba, 2008 : 5)

En modulant le schéma de la communication, on peut s'en servir pour analyser les œuvres littéraires, consacrant par le fait même l'analogie et non l'étanchéité entre la langue et la littérature. Et pour cause :

[...] l'œuvre naît sous la plume de l'auteur, à l'intention des lecteurs, dans une langue et une écriture convenues, et sous l'égide d'un contexte qui détermine donc les cinq autres facteurs communicationnels. Du coup, les ambiguïtés relatives à ces six facteurs s'en trouvent quelque peu levées. Ainsi, l'auteur et les lecteurs/auditeurs/spectateurs ne s'avèrent que des masques, c'est-à-dire des rôles sociaux et non des ipsités autonomes, et le reste du paradigme communicationnel, un ensemble de biens sociaux. De sorte que la littérature apparaît comme une institution aux enjeux éthiques et esthétiques dont sont fortement imprégnés les facteurs sociaux ci-dessus, ces derniers étant consacrés par des instances sociales telles que l'école, la critique, l'édition, le droit, l'économie, l'art littéraire s'inscrivant alors dans le cadre d'un contrat social spécifique dont les deux parties sont l'imaginaire et l'imagerie culturelle (2008 : 5).

Dans le même ordre d'idées et sur la base des facteurs de la communication littéraire, il identifie les méthodes d'analyse littéraire correspondantes, comme le montre le tableau ci-après :

Tableau 2 : Les facteurs de la communication littéraire et les méthodes y afférentes

Facteurs de la communication littéraire	Méthodes d'analyses de l'art littéraire
Auteur	Productologie – psychocritique – critique génétique [biographie]
Lecteur/auditeur-spectateur	Études de réception / esthétique de la réception, etc.
Œuvre	Critique génétique – intertextualité- mythocritique – narratologie – sémiotique – structuralisme – stylistique – thématologie – traductologie
Contexte	Sociocritique – critique génétique – méthode historique – méthode biographique
École, Mouvements – genres	Méthode historique, etc.
Institutions (le livre, parole, scène, éditeur, libraire, bibliothèque, producteur, École, etc.)	Sociologie, études de réception / esthétique de la réception – sciences économiques – sciences juridiques – sciences politiques

Source : Guiyoba, 2008 : 9

Guiyoba va plus loin et montre que « [...] fussent-elles diverses et divergentes, les nombreuses théories de la littérature peuvent s'en trouver fédérées sous une telle bannière » (2008 : 6). C'est ainsi qu'aux six fonctions de la communication de Jakobson correspondent six fonctions littéraires comme le montre le tableau suivant :

Tableau 2 : Fonctions littéraires issues des fonctions linguistiques

Fonctions des facteurs de la communication de Jakobson	Fonctions littéraires correspondantes
Fonction expressive	Fonction heuristique
Fonction impressive	Fonction herméneutique
Fonction référentielle	Fonction muséenne

Fonction poétique	Fonction artéfactuelle
Fonction métalinguistique	Fonction socio-idéologique
Fonction phatique	Fonction juridico-économique

Source : Guiyoba, 2008 : 6

Pour expliciter cette correspondance, voici ce que Guiyoba affirme :

émergeant des muses sociétales par le truchement du démiurge, l'artefact se plie à une interprétation idéologiquement conditionnée en prêt-à-consommer permanent. Et l'art littéraire se révèle de ce fait comme une condensation d'archétypes jungiens au travers de laquelle la société se projette consensuellement dans l'avenir, cherchant ainsi à s'immortaliser au prix d'un sacrifice collectif minimal d'ordre à la fois spirituel et matériel, à savoir le commerce institutionnel de la rêverie (2008 : 6).

Il va encore plus loin et emprunte encore à la linguistique saussurienne qui, selon lui, complète harmonieusement la théorie jakobsonienne. Dans ce contexte, le message joue un rôle central car il est « l'équivalent littéraire du signe saussurien » (2008 : 7). Ledit signe présente deux facettes, à savoir le signifiant qui renvoie à l'expression, au code ou à la forme, et le signifié, au référent ou contenu ou encore « fond ». Dans son article intitulé « Autour de *Cœur de ténèbres* : l'intertextualité revisitée » (2008 : 363), il repense les évolutions du concept kristévien et précise les ressorts de ce qu'il appelle désormais « le modèle algorithmique saussurien » (2008 : 365). Il identifie trois pôles de tension de l'intertextualité. Pour lui, « toute manifestation intertextuelle est en conséquence tendue entre les pôles heuristique, poétique et herméneutique. » (*Idem*) Dans ces conditions, le signe devient l'intertexte et présente trois facettes : un signifiant (**Sa**) correspondant au pôle poétique, un premier signifié (**Sé1**) dit signifié manifeste, correspondant au pôle heuristique et un deuxième signifié (**Sé2**) se rapportant au pôle herméneutique. Ce dernier « vise à déceler les non-dits symboliques stratifiés sous l'artefact. » (2008 : 6). On voit donc comment la théorie saussurienne du signe est transposée dans la littérature sous la forme d'une grille d'analyse du texte et/ou de l'intertexte. Il s'en sert pour mettre en relation intertextuelle *Cœur de ténèbres* de Joseph Conrad, *Voyage au Congo* d'André Gide, *Voyage au bout de la nuit* de Louis Ferdinand Céline, *Le chasseur de têtes* de Timothy Findley et *Journey without maps* de Graham Greene^{sic}. La science linguistique se met donc au service de la science littéraire. Le signe saussurien peut, le cas échéant, se décliner en message, texte, intertexte, voire en « intergenre » et en « interart ». Au sujet du dernier cas cité, il convient de préciser que le triptyque poétique-heuristique-herméneutique est illustré dans l'analyse des rapports entre Prévert et Picasso (Guiyoba, 2015 : 255). Dans tous les cas, pour ce faire, il fait osciller l'analyse littéraire entre le plus abstrait (la

latence) et le plus concret (le manifeste). Cette oscillation sonne comme une transition idoine pour passer de la linguistique à la narratologie.

3. Guiyoba à l'assaut de la narratologie

Partant du schéma narratif à structure quinaire mis au point par des chercheurs tels que Larivaille, Todorov, Goldenstein, pour ne citer que ceux-là, **il en** propose une version modifiée et augmentée. Lié à l'intrigue ou la trame d'ensemble du récit, ce schéma peut également s'appliquer au texte théâtral et à tout autre type de texte dès lors qu'il s'agit d'une histoire suivant un cheminement classique, c'est-à-dire qui comporte un début, des péripéties et une fin.

La particularité de Guiyoba est d'avoir adjoint à la perspective syntagmatique du schéma narratif classique tel que préconisé par les auteurs sus-cités, une perspective paradigmatique. Cette dernière confère au nouveau schéma une dimension globale au caractère aussi bien panoramique que précis. Et pour bien montrer qu'il ne part pas du vide, il élabore la paradigmatique du schéma narratif revisité en se servant de la terminologie barthésienne. Dans son mémoire de fin d'études à l'École normale supérieure de Yaoundé intitulé *Albert Camus : rupture d'avec Jean-Paul Sartre ou continuité ? Étude comparée des philosophies de l'absurde et de l'existentialisme*, Roland Didier Abondo (2001) s'est servi des cours de travaux dirigés dispensés par le Pr Guiyoba pour confronter pour la première fois ces deux modèles. Son étudiant a synthétisé les propositions des théoriciens évoqués ci-dessus dans une syntagmatique du récit qu'il a confrontée avec les améliorations apportées par Guiyoba portant sur la paradigmatique du même récit. L'effort de l'élève a été affiné par une publication du maître portant sur ce sujet et réitéré dans la synthèse de ses travaux pour l'obtention de son *Habilitation à diriger des recherches*. Les tableaux comparatifs suivants en donne une illustration très précise :

Modèle de schéma narratif traditionnel

Modèle Quinaire proposé Par Larivaille, Todorov, Adam et Goldenstein, etc.	Situation Initiale	→ Transformation →			Situation Finale
		Provocation	Action	Sanction	

Modèle de schéma narratif revisité par François GUIYOBA

Processus Histoire Racontée	Situation Initiale	Nœud	Tournant Décisif	Apogée	Dénouement
Noyaux (Actions Principales)	Équilibre	Action (Perturbation)	Réaction	Action ⁺	Réaction ⁺

Catalyses (Actions Secondaires)	Ordre	Force Perturbatrice	Force De L'ordre	Force Perturbatrice ⁺	Force De L'ordre ⁺
Indices (États Psychologiques Des Personnages)	Équilibres Psychologiques	- Enthousiasmes Du Parti Perturbateur - Surprise Et Déception Du Partie De L'ordre	- Détermination Du Parti De L'ordre - Surprise Et Déception Du Parti Perturbateur	- Détermination Du Parti Perturbateur - Détermination Du Parti De L'ordre	- Enthousiasme Du Parti De L'ordre - Déception Du Parti Perturbateur
Informants (Espace – Temps)	Et ₁	Et ₂	Et ₃	Et ₄	Et ₅
Temps de l'histoire Temps du discours	A ₁	B ₂	C ₃	D ₄	E ₅

Dans son article intitulé « Prolégomènes à une théorie générale de l'agonistique narrative » (2007), François Guiyoba présente sa modélisation de la dynamique narrative ou *agôn*, une modélisation fondée sur la suite équilibre-action-réaction. Ainsi, du début à la fin de toute histoire, observe-t-on comme un affrontement entre des « fronts agoniques [équilibre-action-réaction- action⁺- réaction⁺] » qui va *crescendo* jusqu'à la fin, marquée par l'instauration d'un nouvel équilibre qui succède à l'équilibre initial : « il en découle, ajoute Guiyoba, la nouvelle physionomie [...] du schéma narratif général dans sa version quinaire, physionomie explicitant le front action/réaction et mettant en exergue le conditionnement de la progression du récit par l'alternance dialectique de séquences antithétiques » (Guiyoba : 2007). Il convient de préciser qu'à la reconfiguration du schéma narratif effectuée par Guiyoba, Kisito Hona a ajouté, avec son consentement, la dernière entrée, à savoir le temps de l'histoire et le temps du discours, qui permettent de saisir les dynamiques spatio-temporelles et/ou les genettiennes anachronies du texte analysé. L'intérêt du schéma modifié est de deux ordres au moins : heuristique et pédagogique. Tout d'abord, il constitue un bon moyen de collecte de données textuelles conformément aux méthodologies disciplinaires de l'analyse entreprise. Ensuite, il permet de dresser ou d'élaborer une topologie, une sorte de tableau de bord ou de « carte du territoire » de l'œuvre étudiée. De sorte que, dans une très large mesure, il évite au chercheur ou à l'enseignant de procéder à la relecture de ladite œuvre pour retrouver des indices majeurs. Enfin, il facilite les activités, préparatoires ou non, relatives à l'analyse de l'œuvre intégrale et au groupement de textes. Dans les deux cas, il permet d'amorcer de manière significative, notamment, l'analyse stylistique (catalyses, informants), thématique (noyaux et indices), géocritique (informants) et même psychocritique (indices) d'une œuvre.

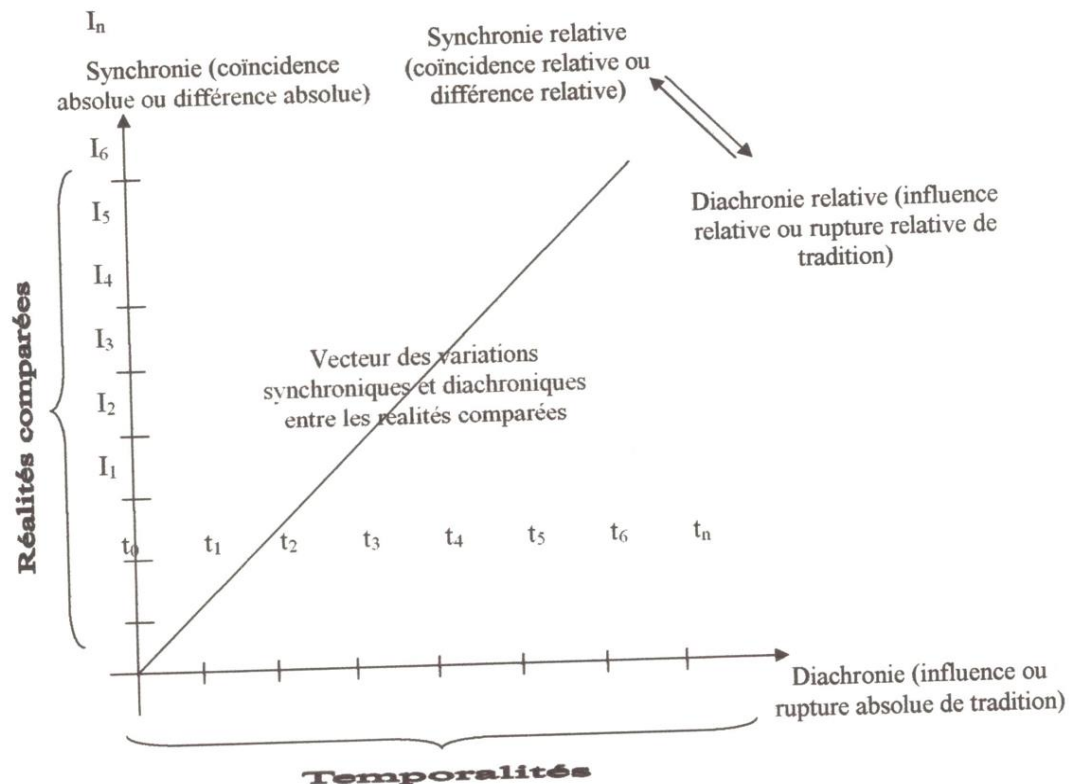
L'autre aspect innovant de la production scientifique de Guiyoba apparaît à la lecture des titres des mémoires et des thèses qu'il a dirigés, dans les axes de recherche choisis et, bien entendu, dans les analyses. Concernant les axes, il est l'un des tout premiers à avoir abordé des thématiques intermédiatiques, interartiales, intergénériques et interdisciplinaires sur lesquels on reviendra plus loin.

À la base, François Guiyoba est passionné des sciences dites dures, et plus précisément des mathématiques et de l'informatique. Et dans les mathématiques, il va puiser dans l'algèbre booléenne, se servir des fonctions et du repère orthonormé. C'est ainsi que, pour formaliser et illustrer les possibles comparatistes, il a recours à des opérations telles que notamment, la réunion, l'intersection, la subjection. Dans la même perspective, il formalise la dynamique générale des rapports comparatistes à l'aide du repère orthonormé.

4. De la démarche comparatiste générale à une méthode véritablement comparatiste

La littérature comparée est généralement perçue comme une démarche rigoureuse qui vise à appréhender les textes, les genres, les arts et même les disciplines pour aboutir à la mise en évidence d'universaux ou d'invariants, mais aussi de particularismes. C'est dire qu'à la base, la littérature comparée ne saurait être une méthodologie basée sur des concepts opératoires *stricto sensu* comme le sont la narratologie, la sémiotique, la sociocritique etc. Dans le cadre de cette discipline, les outils d'analyse traditionnels servent à la collecte des données dont les agrégats, les marginalités, les aspérités et les disparités suscitent des interprétations ou conclusions logiques et épistémologiquement pertinentes, fécondes et fédératives. La force et la faiblesse de la littérature comparée consistent donc non seulement à conjuguer les apports de ces outils mais aussi à se remettre perpétuellement en question. C'est ce qui fait dire à Guiyoba « qu'il faut exercer une veille épistémologique sur la méthode afin d'assurer la survie et le progrès de la discipline » (2008 : 103). Il ajoute que même si « la comparaison littéraire n'est pas la littérature comparée [...], elle [la comparaison] est, méthodologiquement, la pierre angulaire du vaste édifice de celle-ci » (*idem*). Aussi, pour matérialiser le cadre général de cette discipline, va-t-il se servir abondamment des outils mathématiques, lesquels lui permettent d'évoluer « vers une algèbre du comparatisme » (*idem*) qu'il va méthodiquement formaliser. Cette algèbre commence par le postulat de l'existence de « possibles comparatifs [ou comparatistes] de base (...) au nombre de huit³ » (2008 : 105). Il estime que le moyen adéquat de saisie de ces possibles est l'algèbre booléenne, « une algèbre très élaborée de la comparaison tout court » (2005 : 151-152). Il s'en sert pour proposer une formalisation représentée dans un repère orthonormé avec

deux vecteurs, synchronique et diachronique, séparée par un axe de variation qui va osciller entre l'absoluité et la relativité. Ces deux pôles mettent en évidence, à leur tour, des points de divergence et des points de convergence comme le montre le tableau ci-après :



Dynamique générale des rapports comparatistes (2008 : 105)

À partir de ce tableau, Guiyoba identifie les huit possibles comparatifs de base : « ce sont, d'une part, sur le plan synchronique, la coïncidence et la différence absolues ainsi que leurs pendants relatifs ; et d'autre part, sur le plan diachronique, l'influence et la rupture absolues, à côté desquelles se trouvent leurs deux déclinaisons relatives » (2008 : 105). Il met ces possibles en relation homologique avec les cinq opérations booléennes que sont l'intersection, l'union, la différence, la complémentarité et la distributivité. C'est donc par le canal de la modélisation mathématique qu'il arrive à formaliser la dynamique générale des rapports comparatistes. C'est dire que, quel que soit le cas, la comparaison à effectuer va se situer dans ce cadre général avec ceci de particulier que, comme il le précise si bien, « l'absoluité ici n'est que pure commodité. Elle se veut purement théorique, la seule relativité restant opératoire » (Guiyoba, 2008 : 105).

Ce repère laisse apparaître la logique et les enjeux qui fondent les possibles comparatistes, les outils d'analyse et leurs concepts opératoires. Trouvant ce tableau extrêmement synthétique, il l'éclate en deux grands cas de figure : l'absoluité et la relativité. L'absoluité remonte au niveau fondamental, et donc théorique ou virtuel, tandis que la relativité est liée à

la *praxis*, à l'application et donc à la réalité. Il en découle deux sous-repères qui mettent en exergue des concepts précis.

Tous ces efforts l'amènent à faire évoluer la littérature comparée du statut de démarche comparatiste et « épistémologisante » pure à celui de méthode comparatiste proprement dite avec des concepts opératoires. Il convient de préciser que la matrice de ces repères est modulable en fonction du type de recherche et de corpus. De plus, cette matrice vient à la suite de l'opération proposée par Brunel et Pichois avec les variables X et Y assimilables à l'équation de base du comparatisme (1983 : 59 - 60). Dans ce cadre, le comparatisme s'appuie sur les données collectées par les méthodes d'analyse traditionnelles pour effectuer « le saut épistémologique », c'est-à-dire partir d'indices pour identifier des lignes de force, des agrégats et des disparités permettant de dégager des universaux, des particularismes et des invariants qui, de manière ultime, peuvent éprouver ou laisser émerger des sens, des concepts voire des théories.

Les ressorts de la pensée de Guiyoba présentés, la question qui reste posée avant de parler de sa vision du monde est celle de son idiosyncrasie ou idiolecte. Qu'est-ce qui fait que ses textes soient du « Guiyoba » ?

5. L'ADN stylistique ou le génome scriptural de François Guiyoba

« Le style c'est l'homme » disait Buffon. Pour étayer ce principe, on ne va pas appliquer à l'écriture de Guiyoba toutes les grilles de lecture du style avec ses différences acceptions (surprise, écart, expression des affects, récurrence, compensation de la défektivité de l'arsenal linguistique etc.). On va se limiter à deux critères majeurs : la constance et la récurrence qui, conformément à la terminologie comparatiste, pourraient laisser émerger des invariants dans le phrasé du disparu.

On commencera par les intitulés des travaux qu'il a effectués ou dirigés, en commençant par les premières années de ce chercheur. Ainsi, en 1999 par exemple, il dirige des mémoires de fin d'études à l'École normale supérieure de Yaoundé, dont deux retiennent l'attention. Le premier est le mémoire d'Abondo évoqué plus haut et portant sur les philosophies de Camus et de Sartre. Le second porte sur l'affaire de plagiat qui a opposé l'écrivaine camerouno-française, Calixthe Beyala, lauréate notamment du Prix de l'Académie française, à l'Américain Howard Buten. Intitulé *Affaire Howard Buten – Calixthe Beyala : plagiat, coïncidence ou influence*, ce mémoire essaie de mettre un peu d'ordre dans les passions déchaînées par la guerre de tranchée entre les *pro* et les *anti*-Beyala à la suite de l'obtention de son Prix et de sa condamnation par le tribunal de grande instance de Paris en 1996. Ce mémoire est poursuivi et approfondi dans un second, de DEA et dans une thèse de doctorat. Si ces deux premiers travaux font appel à la philosophie et au droit, d'autres suivent, notamment en 2006 et s'intéressent aux mathématiques et à l'informatique, pour ne citer que ces deux disciplines. On peut citer le mémoire de Pierre Soussia, *Didactique des exercices littéraires par les*

mathématiques : le cas de la dissertation et celui d'Émeline Aude Mboudjom Kamga, intitulé *La Modélisation mathématique de la typologie textuelle : essai de contribution à la classification des textes*. Dans la foulée, il dirige un autre travail académique, commis par Mohamed Choumousoulin Moundignigni. Ledit mémoire s'ouvre à l'informatique avec pour titre : *L'Algorithme de la contraction de texte : esquisse de contribution à la didactique d'un exercice de français au second cycle des lycées et collèges*. Il est à noter que la thèse sur le plagiat sus-évoquée que François Guiyoba codirige avec Hélène Maurel-Indart se sert de la textométrie ou l'analyse textuelle assistée par ordinateur pour compléter l'analyse dite « classique » ou « manuelle ». De ces quelques exemples, il apparaît que Guiyoba initie ou encourage ses étudiants à l'usage du métalangage et des procédés des sciences dites dures (les mathématiques, l'informatique principalement), appliqués aux textes littéraires.

En restant dans le champ de la littérature comparée proprement dit, il est l'un des tout premiers, au Cameroun, à avoir abordé les problématiques intermédiatiques, intergénériques et interartiales. C'est ce qui a poussé l'un de ses collègues à s'interroger à l'occasion d'une soutenance en ces termes : « qu'est-ce que Guiyoba a encore fabriqué ? » En 2006, par exemple, sous sa direction, Arlette Flore Leedjue soutient à l'École normale supérieure de Yaoundé, son mémoire de fin d'études intitulé : *De La peinture à la littérature : l'interartialité à l'œuvre dans Paroles de Jacques Prévert*. Dans ce travail, l'élève-professeur d'alors aborde la relation entre la peinture et la littérature. Dans le poème « La lanterne magique de Picasso » par exemple, elle met en évidence ce qu'elle nomme « un modèle algorithmique technique » (2006 : 69). D'après ce modèle, le poème prévertien « laisse percevoir deux mouvements antithétiques favorisés par la conjonction adversative « mais » qui constitue à elle seule un vers. [...] Cette obstination, cette inaccessibilité de la « pomme » se manifeste par des propositions anaphoriques [...] des adverbes [et] des comparaisons » (*idem*).

Comme on l'a déjà signalé, au moment où il décède, il a dirigé plus d'une centaine de mémoires et une vingtaine de thèses dont certaines soutenues après sa mort, autour de problématiques intertextuelles, intermédiatiques, intergénériques et interdisciplinaires. Mais au-delà du contenu et des intitulés des travaux produits ou dirigés par Guiyoba, on constate également des particularités sur les plans de sa stratégie argumentative, son lexique et sa morphosyntaxe.

Tout d'abord, Guiyoba est un fin utilisateur du syllogisme avec une majeure, une mineure et une conclusion. On remarque très rapidement la prévalence du triptyque affirmation - conjonction de coordination « or » - conjonction/locution conjonctive « donc... de/en sorte que/ ... par conséquent ... dès lors ... d'où... », déclinable à souhait. Voici par exemple comment il déploie son raisonnement relativement à la problématique du développement du continent africain :

[...] appliquée à l'Afrique, l'idéologie du développement à l'occidentale paraît maléfique puisqu'elle se trouve à l'opposé de celle d'enveloppement paradisiaque ainsi appréhendée [...] **Or**, en s'appuyant sur le prométhéisme occidental, le développement implique la désacralisation de cette transcendance environnementale et culturelle et son remodelage à notre guise [...] **D'où** les dérives actuelles de l'idéologie développementaliste [...] **D'où** peut-être aussi, la résistance de l'Afrique au développement [...] (2011 : 292-293).

Parlant du récit, voici ce qu'il dit :

la vie est un combat parce qu'elle est une dynamique et parce que toute dynamique est une *agôn*. **Or** le récit est un microcosme complet de vie en ce que, dans sa dynamique, son contenu se décline en un début, un processus et une fin. **Par conséquent**, cette dynamique est le siège d'un *agôn* dont on peut dire qu'il est de nature dialectique parce que les séquences de l'histoire s'alternent antithétiquement suivant le schéma action/réaction [...] (2008 : 92).

Le caractère syllogistique de ces trois extraits est indéniable et représentatif. Dans le même ordre d'idées, une mention spéciale mérite d'être accordée à la locution conjonctive et conclusive « en/de sorte que » qui se décline de plusieurs manières « de (telle) /en sorte (donc) que », ainsi que le prouvent les occurrences suivantes :

De sorte donc qu'on sera fondé de parler par exemple d'imagologie martienne, solaire ou jupitérienne chez les terriens comme l'on parle d'imagologie africaine ou américaine en Europe (2009 : 62) [...] **De sorte que** : "la grande envergure de l'univers imagothématologique célinien dévoile ainsi un chaos qui semble avoir tout conservé du gigantisme de son archétype" (*ibid.*, 70) [...] **De sorte donc que** le propos ici doit consister à étudier et éprouver ces méthodes (*ibid.*, 72) [...] **De sorte que**, dans l'hymne national, "le schizomorphe s'exprime pleinement, de manière patente ou latente, mais pour servir le mystique encore et toujours" (*ibid.*, 86) [...] **De telle sorte que** "le personnage" de cet hymne correspond à une fratrie joyeuse (*ibid.*, 88) [...] **De sorte que** "la tension agonique entre les deux entités découle de leur différence ontologique" [...] **De sorte que** "les focalisations interne, externe et zéro renvoient respectivement à la domination du personnage" (*ibid.*, 92) [...] **De sorte que**, du point de vue épistémologique, "l'agonistique se penchera sur l'évaluation du succès ou de l'échec de l'idéologie fiction sur la réalité" (*ibid.*, 94).

Ensuite, comme cela est déjà visible dans les intitulés des travaux sus-évoqués, le lexique de François Guiyoba se caractérise également par l'emploi de termes et d'expressions typiques. Ainsi, sa synthèse pour l'Habilitation à diriger des recherches (HDR), soutenue en 2008, donne à lire des termes et des expressions gréco-latins associés à leurs dérivés lexicaux plus ou moins francisés :

l'obsession phrénologiste-physionomoniste collective ; physiognomoniquement et phrénologiquement ; l'intermedia ; proto-media (2008 : 17) ; un ersatz d'un hypotexte (*ibid.*, 19) ; une concaténation pseudo-gnoséologique (*ibid.*, 20 - 21) ; des antipodes à l'œcumène (*ibid.*, 25) ; un voyageur animé de moteurs praxéologiques (*ibid.*, 27) ; des considérations d'ordre gnoseologico-philosophique (*ibid.*, 35) ; aspect doxologiquement rédhibitoire de l'altérité (*ibid.*, 36) ; des épistémès du moment (*ibid.*, 58) ; l'exotisme extra-œcuménique de l'antiquité (*ibid.*, 59) ; la gnosis conradienne, la praxis gidienne (*ibid.*, 76) ; le *credo* civilisateur (*ibid.*, 80) ; une dialectique agonistique (*ibid.*, 90) ; cet *agôn*, des pôles "agoniques" ; le paradigme de l'agonistique narrative (*ibid.*, 90) ; le front agonique, les théâtres agoniques (*ibid.*, 91) ; l'ekphrasis (*ibid.*, 100).

S'y ajoutent, des dérivés adjectivaux issus des noms propres des auteurs, personnages ou phénomènes lus ou étudiés :

le texte huxélien (2008 : 20) ; l'épistémologie frobeniusienne (*ibid.*, 27) ; la fiction conradienne (*ibid.*, 28) ; des images à tonalité hadésienne (*ibid.*, 32) ; la trame imagothématologique célinienne (*ibid.*, 36) ; des perspectives conradiennes et gidiennes (37) ; le "champ" bourdieusien [...] la fonction ricœurienne de la subversion (*ibid.*, 78) ; le faux prétexte léopoldien (*ibid.*, 80) ; l'archétypologie jungienne, la mythanalyse durandienne et l'épistémologie foucauldienne (*ibid.*, 84) ; l'application du schéma jakobsonien (*ibid.*, 91) ; l'œuvre gidienne (*ibid.*, 97) ; Les catégories bakhtiniennes, kristévaïennes et genettiennes ... l'idéologie greenienne (*ibid.*, 99) ; ce cadre booléen (*ibid.*, 107) ; le *dasein* heideggerien ; le principe ricœurien (*ibid.*, 113) ; [le] ressort daseinien de l'art [...] des cieus élyséens [...] l'"effet de vie" munchéen (*ibid.*, 114) ; [le] sisyphé camusien (*ibid.*, 129) ; une lecture pragmatique d'obédience jaussienne (*ibid.*, 140).

Enfin, on signalera aussi ce trait stylistique particulier et récurrent qu'est le rejet en fin de phrase de la subordonnée participiale pour exprimer une relation de cause à effet ou une explication conclusive :

L'enjeu de l'*agôn* [...] procède du jeu démiurgique qui contraint la norme à "des licences" stylistiques aux fins de remodelage de la réalité, cette norme **se prêtant** à cette contrainte à son corps défendant (2008 : 93) [...] Cette exégèse consiste en une explication de l'œuvre conradienne, cette explication **étant** tantôt manifeste, tantôt latente (*ibid.*, 97) [...] il se trouve, à l'expérience, qu'il n'y a "aucune outrance" dans la fresque de Conrad, celle-ci **étant** "cruellement exacte" (*idem*) ... Cette dernière s'aide de la psychanalyse et porte surtout sur les motivations du voyage, ces dernières **sous-tendant** l'idéologie greenienne (*ibid.*, 99) [...] Étant donné la nature de cet objet, cette approche doit ressortir à la théorie des relations, cette dernière **devant** cependant transcender les relations spécifiques en une théorie générale (*ibid.*, 101) [...] le rapport de la qualité de la réception d'une

œuvre avec ses formes intermédiatiques, la réception des romans de Brink et les formes **correspondant** à cette réception spécifiques (2015 : 99) [...] l'intertextualité, l'intermédiarité ou l'interartialité et la traduction, ceux-ci **ayant** des fonctions précises, **étant** des formes par excellence d'ouverture à l'altérité et **devant** en conséquence, contribuer à la bonne réception des œuvres brinkiennes dans le monde. (*Idem*, 105)

Ces termes et expressions montrent simplement le sens de l'originel que manifeste le chercheur, d'une part en restant le plus proche possible du métalangage de la recherche et, d'autre part, en évitant le truchement souvent dangereux de la traduction. En conséquence, ses écrits sont frappés du sceau d'une originalité et d'une authenticité avérées qui, de fait, deviennent sa marque déposée. On peut alors logiquement parler du style *guiyobien*.

Conclusion : une vision du monde décomplexée et audacieuse !

La vision du monde de Guiyoba est essentiellement décomplexée non seulement par rapport aux théories importées mais aussi par rapport aux sciences exactes. Les théories venues d'ailleurs ne constituent nullement des vérités d'évangile. Il les reçoit en gardant une distance critique salutaire. L'imagologie, par laquelle il entre dans la littérature comparée, lui a permis de déconstruire les idées reçues et les stéréotypes, jusqu'à dénoncer la falsification de faits scientifiques et historiques. C'est ainsi que, par exemple, il critique des idéologies euro/occidentalo-centristes, notamment celle des Lumières et de la post modernité qui manipulent des arguments pseudo-scientifiques, pseudo-humanistes et pseudo-écologistes pour bernier les êtres humains en général, et, de manière spécifique, les Africains. Dans la même perspective, il abhorre les rengaines défaitistes afro-descendantes ou d'autres origines.

La présente biographie intellectuelle ne saurait prétendre à l'exhaustivité. Tout au plus essaie-t-elle de donner une idée de la pensée de cet enseignant-chercheur de manière à susciter le débat dont les arguments souvent contradictoires pourraient permettre sinon d'accéder à la vérité au moins de s'en approcher. Ce sera alors, sans doute, le plus bel hommage à lui, rendu.

Références bibliographiques

- ABONDO, R. D. (2001), *Albert CAMUS Rupture d'avec Jean-Paul SARTRE ou continuité ? Étude comparée des philosophies de l'absurde et de l'existentialisme*, mémoire de Di. P.E.S. II, École normale supérieure de Yaoundé.
- AROUIMI, M. (2015), « Le Mimétisme dans la littérature », *Les Cahiers du Littoral* N°17.

- BONN, C. (2016), *Lectures nouvelles du roman algérien : essai d'autobiographie intellectuelle*, Paris, Garnier, coll. Bibliothèques Francophones.
- BOURDIEU, P. (1992), *Les Règles de l'art : genèse et structures du champ littéraire*, Paris, Éditions du Seuil.
- CHAUVIN, D., SIGANOS A. et WALTER P. (2005), *Questions de mythocritique*, Paris, Imago.
- DESPLANQUES, F. (2017), « Comptes rendus de Lectures nouvelles du roman algérien : Essai d'autobiographie intellectuelle de Charles Bonn » in *Cahiers de la Méditerranée*, N° 94, P. 365-367, consulté le 10 octobre 2023, adresse url : <https://doi.org/10.4000/cdlm.8773>
- DURAND, G. (1992), *Les Structures anthropologiques de l'imaginaire*, Paris, Dunod.
- FERMI, E. (2017), « C. Bonn, Lectures nouvelles du roman algérien : Essai d'autobiographie intellectuelle » in *Studi Francesi*, n° 183, P. 591-592, consulté le 10 octobre 2023, adresse url : <https://doi.org/10.4000/studifrancesi.10614>
- GADAMER, H. G. (1996), *Vérité et méthode*, Paris, Seuil.
- GUIYوبا, F. (2015), *Littérature médiagénique – Écriture, musique et arts visuels*, Paris L'Harmattan.
- (2015), Intertextualité, intermédialité, traduction..., ou des formes idéales pour la qualité de la réception. Le cas des romans d'André Brink. Dans Münch, M. M. (2015), *Forme et réception : Rencontres interartistiques de l'Effet de vie*, Paris, Honoré Champion.
- (dir.), (2012), *Entrelacs des arts et effet de vie*, Paris, L'Harmattan.
- (2012), « Le tremplin heuristique de la communication jakobsonnienne ou du principe d'invariance des fonctions de l'art littéraire », Ehret, J. (dir.), (2012), *L'Esthétique de l'effet de vie : perspectives interdisciplinaires*, Paris, L'Harmattan.
- (2011), « Les odeurs de Céline à Greene : de la répulsion *doxa*-logique à l'attraction paradoxale de l'altérité », *Syllabus* Vol. II, N° 2.
- (Dir.), (2011), « Le Développement : paradigmes et dynamiques passés, présents et futurs », *Syllabus*, Vol. II N° 3, Éditions Clé.
- (2008), *Un Parcours de recherche de l'imagologie africaine à l'épistémologie de la littérature*, synthèse pour l'Habilitation à diriger des recherches (H.D.R.), Université de Toulouse-Le-Mirail.
- (2008), « Autour de *Cœur de ténèbres* : l'intertextualité revisitée », Engélibert J. P. et Tran-Gervat Y. M. (2008). *La littérature dépliée : reprise, répétition, réécriture*, Presses universitaires de Rennes, P. 363-372.
- (2007), « Prolégomènes à une théorie générale de l'agonistique narrative », *Revue d'art et de littérature, musique (R.A.L.M.)*, numéro 32, page consultée le 17-03-2023, adresse url : <http://www.lechasseurabstrait.com/revue/spip.php?article1646>
- (2005), « Pour une algèbre de la comparaison littéraire », *Langues et littératures* N° 9, Université Gaston Berger, Saint Louis, Sénégal.

- GUIYوبا, F. et HALEN, P. (2008), *Mythe et effet de vie, une discussion autour du concept d'« effet » de Marc-Mathieu Münch*, Strasbourg, Éditions du Portique.
- HONA, K. (2001), *Affaire Howard Buten – Calixthe Beyala: plagiat, coïncidence ou influence?* Mémoire de Di.P.E.S. II, École normale supérieure de Yaoundé.
- (2005). *La Transposition des évangiles du Nouveau Testament et des principes de la tragédie classique racinienne dans La Croix du Sud de Joseph Ngoué : étude d'un double réception*, mémoire de maîtrise, Université de Yaoundé I.
- (2008), *Du Plagiat dans la littérature francophone contemporaine : Calixthe Beyala lectrice de Romain Gary, de Howard Buten et d'Alice Walker*, mémoire de D.E.A., Université de Yaoundé 1.
- (2014), *Du plagiat en littérature : prolégomènes à une étude littéraire pour un usage juridique*, Thèse de doctorat, Université de François Rabelais de Tours.
- LEEDJUE, A. F. (2006), *De la peinture à la littérature : l'interartialité à l'œuvre dans Paroles de Jacques Prévert*, mémoire de Di.P.E.S. II, École normale supérieure de Yaoundé.
- MBOUDJOM KAMGA E. A. (2006), *La Modélisation mathématique de la typologie textuelle : essai de contribution à la classification des textes*, Mémoire de Di.P.E.S. II, École normale supérieure de Yaoundé.
- CHOUMOUSOUDIN, MOUNDIGNIGNI, M. (2006), *L'Algorithme de la contraction de texte : esquisse de contribution à la didactique d'un exercice de français au second cycle des lycées et collèges*, Mémoire de Di.P.E.S. II, École normale supérieure de Yaoundé.
- MÜLLER, E. J. (2009), "Intermediality revisited: some reflexions about basic principles of this axe de pertinence", in *The Borders of media borders* (Proof/Épreuves).
- MÜNCH, M. M. (2004), *L'Effet de vie ou le singulier de l'art littéraire*, Paris, Honoré Champion.
- SOUSSIA, P. (2004), *Didactique des exercices littéraires par les mathématiques : le cas de la dissertation*, mémoire de Di.P.E.S. II, École normale supérieure de Yaoundé.